



**HAL**  
open science

## Artus de Bretagne un best seller?

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. Artus de Bretagne un best seller?. E. Egedi- Kovacz. Ecrits et manuscrits, actes du colloque de Budapest, Université Eötvös Lorand Collège Eötvös Jozsef, Université Eötvös Lorand Collège Eötvös Jozsef, p. 233-254, 2016. hal-01845055

**HAL Id: hal-01845055**

**<https://hal.science/hal-01845055>**

Submitted on 27 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Artus de Bretagne* : un best-seller médiéval ?

Christine Ferlampin-Acher, université Rennes 2 CELLAM

Pendant longtemps *Artus de Bretagne* a été oublié et c'est l'un des rares romans arthuriens, avec *Guiron le Courtois*, à ne pas être intégralement édité de nos jours. Je viens d'en terminer l'édition pour les Classiques français du Moyen Âge et j'aimerais réfléchir au lectorat que ce texte a pu avoir au Moyen Âge, jusqu'à la fin du XVe siècle, avant qu'il connaisse quinze éditions avant 1600.

Ce texte en prose anonyme, composé vers 1300, raconte les aventures d'Artus, le héros éponyme, fils du duc de Bretagne, apparenté par sa mère aux Lancastre et descendant de Lancelot du Lac. Qui a pu lire ce roman au Moyen Âge, à un moment où la littérature arthurienne connaît-elle son été indien, si ce n'est son automne?

*Artus* s'inscrit dans la continuité de la matière arthurienne : son héros descend de Lancelot (§1,8); et le roman réécrit à l'occasion des épreuves d'Artus à la Porte Noire, le château de la fée Proserpine, l'aventure du Lit Périlleux du Graal. Comme *Perceforest* *Artus* renouvelle une matière arthurienne épuisée par de nombreuses réécritures et menée à l'impasse par la mort du roi Arthur en explorant les marges temporelles et spatiales (les Pays-Bas bourguignons pour *Perceforest*, la Bretagne armoricaine pour *Artus*). Le héros Arthur du roman étant fils d'un duc Jean de Bretagne, marié à la fille du comte de Lancastre, on a pu établir un parallèle avec le duc historique, Jean II, père d'Arthur II, dont la mère est effectivement parente des Lancastre. Sans qu'il soit possible de développer ici, il est vraisemblable que le roman a été composé autour de 1300 par un clerc ou au moins un lettré au service du duc de Bretagne, pour glorifier celui-ci, en particulier en l'imaginant maître de territoires en Orient, dans ce qui correspond à l'Etat Latin de Constantinople, créé après 1204. Le roman a dû être composé à un moment où le duc Jean s'est un peu éloigné de l'Angleterre pour se rapprocher de la France : le roman tient la balance égale entre les deux puissances et souligne l'indépendance de la Bretagne. La matière arthurienne perd, dans *Artus*, toute relation explicite avec la Grande-Bretagne. On peut émettre l'hypothèse qu'*Artus* répond au souci du duc de Bretagne de donner une image valorisante du duché, à égalité avec les grands, Angleterre et France : de son beau-frère le roi Edouard Ier d'Angleterre, il a compris l'utilisation qui peut être faite de l'arthurianisme politique.

Quels furent les lecteurs ensuite ?

Le manuscrit autographe étant perdu, nous n'avons conservé que des témoins plus tardifs, qui rendent compte de la réception de l'œuvre. Ils ne donnent pas tous la même version du texte.

Trois manuscrits du XIVe siècle donnent la version courte:

A BnF fr. 761 ; C Carpentras Bibliothèque Inguimbertaine 403 ; T Turin Biblioteca Nazionale Universitaria L.III.31 (très mutilé à cause de l'incendie de 1903) ;

11 manuscrits donnant d'autres versions (du XVe siècle, sauf *PI* qui pourrait être du début du XVIe siècle) : voir **la liste 1**.

En croisant trois types d'informations (les manuscrits, en particulier leur présentation et leurs choix narratifs, les mentions dans les catalogues et inventaires, et les allusions à *Artus* dans d'autres textes), on peut proposer quelques hypothèses concernant les lecteurs d'*Artus*, qui nous permettront d'évaluer s'il a été ou non un best-seller au Moyen Âge. F. Duval, dans une très utile anthologie, a choisi de considérer comme « best-sellers » uniquement les textes qui ont été copiés à plus de 50 exemplaires. *Artus* en est bien évidemment loin de ce niveau, mais F. Duval module en considérant aussi les éditions anciennes : c'est ainsi qu'il intègre à son relevé *Ponthus et Sidoine* et ses vingt-huit manuscrits, situé sous le seuil de 50 copies, mais présentant 10 éditions. C'est à cette aune qu'on tentera d'évaluer le succès d'*Artus*.

*Artus* a vraisemblablement été composé en Bretagne : il a dû avoir des lecteurs à la cour ducale. Rien ne l'atteste mais il semble bien qu'au XVIe siècle encore on ait conservé le souvenir de notre héros en Bretagne. En 1532, lorsque François III fait son entrée à Rennes et Nantes, sont présentés des tableaux vivants, parmi lesquels se trouve encore notre petit Artus.

Cependant, à partir de la Bretagne, le roman a rapidement eu une audience à Paris et à la cour de France. C'est à Paris, une génération ou deux après la composition de l'œuvre, qu'ont été copiés A et C, les deux témoins les plus anciens à être conservés. Le texte que proposent ces deux manuscrits, très proches, correspondent selon moi, non au texte original (V. I) qui se serait arrêtée au retour d'Artus en Bretagne pendant la guerre contre l'empereur d'Inde, mais à une version V. II qui adjoint au texte premier une continuation, qui va jusqu'au tournoi final. Cette continuation diffère de ce qui précède et en particulier elle est marquée par de très nombreuses références à *nos François*, mention qui n'apparaît jamais dans V. I cette expression, absente dans V. I, est en revanche souvent présente dans la continuation, qui par ailleurs envoie Artus séjourner à la cour du roi de France à Paris, ce que ne fait jamais V. I. Si V. I maintient la balance égale entre France et Angleterre et célèbre une Bretagne ducale indépendante, dans V. II la Bretagne est toujours indépendante mais très francophile. Cette V. II est présente dans A et C, tous deux copiés à Paris. A, dans les années 1320-1340, est illustré par le maître de Fauvel. C a été certainement copié par Jean de Senlis et décoré par Jeanne de Montbaston dans la première moitié du XIVe. Roman breton vers 1300 tenant à égale distance la France et l'Angleterre à un moment où le duché maintient son indépendance, *Artus* devient dans la première moitié du XIVe siècle un roman pro-français. Arthur III (qui a servi de modèle au héros) meurt en 1312. Cependant le

nouveau duc se nomme lui aussi Jean (III), et même s'il n'a pas de fils nommé Arthur, le lecteur peut continuer à faire jouer le roman comme reflet troublé de la réalité. Le nouveau duc, Jean III, est nettement pro-français : l'orientation de V II ne peut que plaire à la fois en Bretagne et en France, dans un contexte de rapprochement. Le nouveau duc de Bretagne tout comme le roi de France ont pu apprécier le roman dans sa version V. II.

Et effectivement on retrouve *Artus* à la Librairie du Louvre sous Charles V et Charles VI en plusieurs exemplaires, peut-être six, comme le suggèrent les inventaires qui ont été conservés (**liste 2**). Il me semble que dans ces inventaires on peut reconnaître notre texte sous trois dénominations : *Artus le restoré*, qui est le titre porté par exemple par A, *Artus et Jehanete* qui correspond à la première partie du récit, mais aussi, ce que je propose à titre d'hypothèse, *Jehan le duc du Mont aux fées*, qui est relevée deux fois par Léopold Delisle. Ce titre ne correspond à aucun texte connu, rares sont les héros de romans à être ducs et à se nommer Jean. Cette dénomination renverrait au début de notre texte : elle est centrée sur le père d'Artus, et sur l'aventure du Mont aux Fées, qui pourrait être le lieu, montagneux effectivement, où Florence, la princesse qu'Artus finit par épouser, est présentée aux fées.

Ces six exemplaires sont les suivants, d'après la numérotation proposée par L. Delisles, les lettres renvoyant aux divers inventaires et les estimations correspondant le cas échéant à celles proposées par les libraires de l'université de Paris en 1424 (**liste 3 à lire**)

- N° 1083 : « Le romans de Artus le Restoré, très mal escript, en françois, de lettre formee et de lettre courant, à deux coulombes. Comm : *ou Artus estoit*. Fin : *nous dis*. Couvert de cuir rouge à deux fermoirs de laiton » : A 332 B 353 D 222 E 264 ;
- N° 1084 « Le roman Artus le Restoré en un grant volume plat, de grosse lettre de forme, en françois, à trois coulombes. Comm : *sien tout et lesa femme*. Fin : *quant Tixelins fu*. Couvert de cuir rouge, à empreintes, à gros bouillons et autre fermoirs de laton » D. 898 E. 202 F. 176, identifié par L. Delisles à juste titre avec A BnF fr 761. Estimé à 4 livres ;
- N°1085 : « Artuz et Jehannete, bien escript et hystorié. Tout mençonges ». A 199 B. 199 (qui ne note pas « tout mençonges »); « Donné au conte de Savoie » identifié par Léopold avec Amédée VI, beau-frère de Charles V C53 ;
- N°1086 « Un livre d'Artus et Jehannete, escript de lettre de forme, en françois à deux coulombes, historié en chascun fueillet en la marge d'en bas. Comm : *et arriere si alerent*. Fin : *fintz vecy le deable*. Couvert de cuir vermeil royé par dessus, à cinq bouillons de cuivre, d'un chascun costé, à deux fermoirs de latons, et tissuz mi-partie de blanc et de vert ». D 745 ;
- N°1127 « Jehan le duc du Mont aux fées, escript en lettre de note, tres grans mençonges, en françois. Comm. : *porent pou faire*. Fin : *que on leur fist*. Couvert de cuir blanc sanz empreintes, à

deux fermoirs de cuivre. » A 199 B198 D 131 E 128 F 111 ; « tres grans mençonges » omis dans A et B. Estimé 2 livres ;

- N°1128 : «Jehan le Duc du Mont aux fées, en prose, de lettre de forme, en françois, à deux coulombes. Comm. *Ces barons est grant*. Fin : *et en la fin dueil*. Et est signé du roy Jehan. Couvert de cuir vermeil à empreintes et à cinq boullons et deux fermoirs de laton » A 348 B 369 D 388 E 425 F 400. « Donné à la Roine » dans A ; Estimé 1 livre.

Ces six exemplaires sont à comparer avec les 9 *Tristan* mentionnés chez Léopold Delisle : *Artus* est bien représenté dans la librairie du roi de France. Par ailleurs parmi ces volumes, certains sont, d'après les inventaires, très soignés : si 1083 est *tres mal escript*, 1084 (A) est enluminé (ce que l'inventaire ne précise pas), 1085 est *bien escript et hystorié*, 1086 est *hystorié en chascun fueillet en la marge d'en bas*. Les estimations, 4 livres pour 1084, 2 livres pour 1127 et 1 livre pour 1128, sont dans la moyenne de ce qui est constaté pour les romans à partir des relevés de L. Delisle. Les estimations de 1424 signalent donc une œuvre conservée dans des exemplaires plutôt en bon état (ce qui est normal car elle est récente), et se situant dans la moyenne sur le plan de la qualité.

Ces inventaires permettent quelques hypothèses quant à la vie d'*Artus* dans la bibliothèque royale. Il est vraisemblable que le roman y est entré avant Charles V, puisque le n°1128, signé du roi Jean, a dû appartenir à Jean II le Bon, le père de Charles V. Jean le Bon a pu apprécier ce roman à la fois parce qu'il en partage les valeurs courtoises et chevaleresques (il crée l'Ordre de l'Etoile) et qu'il a été très impliqué dans les affaires liées à la succession de Bretagne. Son fils, Charles V, en revanche, s'il a possédé d'après l'inventaire de Gilles Mallet quatre exemplaires d'*Artus*, ne me semble pas l'avoir particulièrement estimé : il en donne un exemplaire à Amédée de Savoie (1085) et peut-être un autre à la reine (1128). Amédée de Savoie, surnommé le Chevalier Vert, était épris de culture chevaleresque : il a participé à des tournois, s'est lancé dans une croisade et a créé l'Ordre du Collier de Savoie. Quant à la reine, il s'agirait de Jeanne de Bourbon : il semble *qu'Artus* tende à la fin du Moyen Âge à devenir une lecture pour les femmes ce qui correspond à un déplacement culturel caractérisé à la fois par un élargissement et un déclasserment. De fait, à la même époque en 1363-1365 le *Voir Dit* de Guillaume de Machaut fait une allusion précise au *loial amour de Artus de Bretagne et Florence la fille le roy Emenidys* et c'est la dame qui fait référence à ce texte, qui fait partie de sa culture. Charles V se serait défait d'un *Artus* au profit de son cousin, d'un autre au profit de la reine. Ses goûts ne le portaient guère vers les romans de chevalerie. De faible complexion, il n'appréciait pas les armes. Son secrétaire, Gilles Mallet, qui établit le premier inventaire, ne semble pas bien connaître *Artus*, comme l'attesterait le flottement du titre et les dénominations rendant compte d'un survol approximatif du début : partageant peut-être les goûts de son seigneur, il n'est pas féru de littérature chevaleresque, où il ne

trouvait que mensonge, comme le signale la mention des *mençonges* pour le N°1085. Il est rare que Gilles Mallet émette des jugements sur le contenu des œuvres, il commente en général plutôt leur aspect extérieur. *Artus* semble vraiment lui déplaire pour qu'il le présente comme *mensonges*.

Si les goûts de Charles V ne le portait pas vers *Artus*, on devine donc néanmoins un lectorat de femmes intéressées par la casuistique courtoise, et d'hommes, épris des valeurs chevaleresques qui enromencent la vie. Néanmoins la présence de quatre volumes dans la librairie royale montre qu'*Artus*, dans un contexte de relations troublées avec la Bretagne a pu intéresser le roi dans la mesure où V. II met en scène une Bretagne très francophile.

A la mort de Charles V, la bibliothèque passe à son fils, Charles VI. C'est sous ce roi qu'entrent les volumes 1084 (A) et 1086, deux codex ornés de miniatures. Charles VI prêtait beaucoup moins d'attention à sa librairie que son père et celle-ci eut tendance à se détériorer. D'ailleurs l'un des volumes d'*Artus* qui entre alors à la librairie est placé dans la troisième chambre, qui normalement était réservée aux ouvrages en latin et aux textes savants en français : si *Artus* se retrouve dans cette compagnie, c'est certainement qu'il vient d'être acheté et qu'on l'a mis où l'on pouvait, au hasard. Charles VI aurait donc acquis (à défaut de bien les ranger !) deux exemplaires d'*Artus*, qui semble donc avoir encore connu un certain succès. Peut-être parce que le roi, contrairement à son prédécesseur, souhaite rétablir l'idéal chevaleresque, qu'incarne bien *Artus*, peut-être parce qu'il aime la chasse, en grand seigneur. Les amours d'Artus et Jehanete débutent à l'occasion d'une chasse et la miniature liminaire de A, entré à la Librairie sous Charles VI, représente cette chasse. Nous retrouverons ce possible goût des chasseurs pour *Artus* plus loin avec le Grand Veneur Yvon du Fou. Par ailleurs, sous Charles VI, avec le duc Jean IV, et malgré l'affaire Olivier de Clisson, les relations entre la Bretagne et le France sont apaisées : V. II a pu être particulièrement appréciée dans ce contexte. C'est par ailleurs à cette époque, vers 1400, que Christine de Pizan fait référence elle aussi à *Artus* dans *Le Debat de deux amans*. L'allusion est surprenante (**cit. 3**) car le roman n'envoie pas Artus en Allemagne. Pourquoi Christine l'y expédie-t-elle ? Pour la rime ? Peut-être. A moins qu'on ne puisse reconnaître ici une allusion au mariage raté du héros avec Peronne d'Autriche, qui évoquerait celui, contemporain, d'Isabeau de Bavière avec Charles VI en 1385. Dans le roman, Artus est contraint par ses parents d'épouser contre son gré Péronne, qui a mauvaise réputation et qui a effectivement fauté avant le mariage. Le père d'Isabeau avait refusé pour sa fille l'examen des matrones en usage en France, refusant l'humiliation d'un examen pré-nuptial à sa fille et le risque d'un renvoi en Bavière si d'aventure on lui trouvait des défauts physiques : comme Péronne, sa virginité était suspecte. Christine de Pizan a dédié une des ses œuvres à Isabeau en 1405 et elle trouve l'occasion, par cette rime en apparence

anodine, de prendre le parti de la reine, en en faisant l'amie d'Artus, Péronne n'étant pas complètement négative dans le roman, qui prend la défense des amours juvéniles.

On voit donc qu'*Artus* a dans la Librairie du roi de France un cheminement qui dépend des personnalités, mais qu'il fait partie des romans bien représentés, alors qu'il ne semble pas figurer dans les bibliothèques royales anglaises, pourtant friandes de littérature arthurienne.

*Artus*, roman breton, de « Petite-Bretagne », est bien un texte marginal, qui a pu trouver une audience variable mais néanmoins continue en France, pour des raisons politiques, mais aussi parce qu'il plaît à la fois aux femmes parce qu'il parle d'amours et de fées, et aux amateurs de chevalerie et de chasse.

Cependant *Artus* n'a pas été lu qu'à la cour de France et en Bretagne. On le retrouve ailleurs, dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, en particulier dans les Pays-Bas bourguignons, possédés par la famille de Croÿ (*B*), et dans la bibliothèque de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours (*Ny*). A un moment où la chevalerie connaît en particulier en Angleterre un « revival », *Artus* est copié pour les grands bibliophiles de l'époque, amateurs de chevalerie et de matière arthurienne, dans de beaux volumes enluminés. Peut-être aussi peut-on à nouveau invoquer la *women connection* : en effet dans cette seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, Artus, fils de Jean dans le roman, peut rappeler le duc de Bretagne Arthur III, fils de Jean IV et mort en 1458 : cet Arthur a épousé en 1423 Marguerite, la sœur de Philippe le Bon, qui meurt en 1441 ; il épouse alors Jeanne d'Albret, cousine de Jacques d'Armagnac. On peut se demander si à l'occasion de son mariage avec le duc de Bretagne Marguerite n'a pas favorisé l'introduction d'*Artus* dans les Pays-Bas bourguignons, et si la cousine de Jacques d'Armagnac à son tour n'a pas attiré l'attention de son parent sur ce texte... Ce serait par les femmes que le roman aurait élargi son audience. *Artus* cependant semble en partie rater son entrée dans les bibliothèques bourguignonnes : il n'a pas intéressé Philippe le Bon semble-t-il ; le volume *B*, réalisé en milieu bourguignon n'est que sur papier et les miniatures n'ont pas été terminées.

Deux lecteurs attestent par ailleurs d'une « rebretonnisation » de la réception d'*Artus* dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle : René d'Anjou et Yvon du Fou. Le premier est bien connu et dans son *Livre du Cœur d'Amour Epris*, en 1457, il mentionne notre héros. Dans cette œuvre René d'Anjou mentionne quatre héros arthuriens : il choisit, à côté de notre Artus, les plus bretons (Lancelot, qui vient des marches de Bretagne, Tristan dont le sort se joue en Petite-Bretagne auprès d'Iseult aux Blanches mains) et bien sûr Ponthus, qui épouse la bretonne Sidoine. Artus trouve sa place logiquement dans ce quatuor à coloration armoricaine, ce qui correspond à l'intérêt de la maison d'Anjou, liée à la famille de Laval, par le mariage de René avec Jeanne de Laval.

Un autre manuscrit témoigne d'une « rebretonnisation » d'Artus : *P3*. Ce manuscrit est composé de deux parties, la première qui donne V I, la seconde qui propose la continuation longue V III. Au folio 1, se reconnaissent, grattées, les armes de la famille du Fou, à laquelle appartenait Yvon du Fou, qui eut une carrière prestigieuse, faisant fortune sous les rois Louis XI et Charles VIII. Il obtint la charge de grand veneur de France en 1472 et mourut en 1488. Ce fut un grand mécène qui posséda une importante collection de manuscrits enluminés, «où se lit notamment son goût pour l'histoire, l'éducation et les loisirs champêtres ». Il s'intéressait à la littérature arthurienne et il a possédé le superbe manuscrit BnF fr. 111 du *Lancelot en prose*. Ce goût pourrait s'expliquer par l'origine bretonne de sa famille. L'hypothèse qu'Yvon, le Grand Veneur, maître des chasses royales donc, ait possédé, voire commandité *Artus* à cause de l'importance scène de chasse du début qui aurait pu lui plaire, en tant que grand veneur, et à cause de la dimension bretonne du texte est donc vraisemblable.

Si *Artus* au XVe continue à être apprécié par l'aristocratie, avec Yvon du Fou, c'est un grand officier, fort riche certes, mais ne possédant pas une bibliothèque pouvant rivaliser avec celle des Croy, de Jacques d'Armagnac ou du roi de France, qui s'intéresse au roman. Le volume qu'il possède est simple, sans ornement. Peut-être l'aristocratie se désintéresse-t-elle quelque peu d'*Artus* vers la fin du XVe, la matière arthurienne passant de mode : l'illustration de *B* n'est pas achevée, tout comme celle de *Vr*, qui quoique sur parchemin (et non sur papier) et soigneusement copié, présente des espaces blancs à la place des 17 miniatures.

De fait, l'élargissement du lectorat est confirmé car se multiplient aussi des volumes sur papier, de confection nettement plus modeste donc, sans ornement, et copiés, non plus sur deux ou trois colonnes comme les autres témoins, mais à longues lignes : *Vo*, *Ar*, *P1*, *P2* et *P4*, *P5*. Sur ces volumes modestes, les lecteurs (postérieurs ?) n'ont pas hésité à laisser leurs marques. Tout au long de *Vo*, on note des essais de plume qui se terminent sous la forme de têtes vues de profil. A la fin d'*Ar* se lit l'inscription *appartenant a moy Christofle Chardon*, de la main, certainement bourgeoise, qui a copié le roman. *P1* se termine par *ye delammy jehanna*, qui désignerait la copiste ou la propriétaire de ce volume de confection artisanale : l'intérêt des femmes pour *Artus* se confirme, mais cette fois-ci il s'agit certainement d'une bourgeoise. *P2* et *P4*, tout aussi modestes, sont peut-être les volumes que l'on retrouve dans l'inventaire d'un libraire de Tours au XVe siècle. La simplicité de ces volumes sur papier irait dans le sens d'une copie réalisée par un libraire. Dans *P5* des signatures avec paraphes (H. Girart, P. Guyot) laissent penser que ce témoin peu orné a été lu en milieu bourgeois. Cet embourgeoisement du lectorat cependant ne modifie pas intégralement les modes de lecture : nous avons vu que la projection et parfois l'identification par le biais de l'onomastique étaient fréquentes chez les lecteurs nobles, il en va peut-être de même pour Jeanne Delammy qui a pu rêver sur le sort de Jehanette. *P3*, qui a appartenu,



nous l'avons vu, à Yvon du Fou, connaît lui aussi rapidement un déclassement de son lectorat : il est lu au XVI<sup>e</sup> par une femme (elle note *comment je suis fille...*f. 89), et une main signe f. 138 *Artus de Haultmont*, ce qui à nouveau est un cas d'enromancement du nom.

*Artus* est parmi les romans arthuriens postérieurs à 1270 l'un des plus copiés, sans pour autant devenir un best-seller selon les normes de F. Duval. Sa diffusion, notable, que l'on peut rapprocher du succès de *Ponthus et Sidoine*, tend à faire de la Bretagne un conservatoire arthurien. Par ailleurs, la coloration pro-française de V II, ainsi que les aléas des relations entre la France et le duché ont assuré à *Artus* un succès notable à la cour de France. Par ailleurs son succès auprès de l'aristocratie permet de dessiner une carte des grands duchés francophones et des amateurs d'une chevalerie quelque peu nostalgique. Enfin le rôle des femmes paraît avoir été important. Lecture pour femmes et Chevaliers Verts avides de renouer avec les anciennes pratiques chevaleresques, tout autant que de rois soucieux d'asseoir leur pouvoir sur la Bretagne, *Artus* a été tour à tour savoyard, angevin, breton, bourguignon... avant de s'embourgeoiser, toujours goûté par les femmes. Les 15 éditions du XVI<sup>e</sup>, bien plus nombreuses que les 10 éditions de *Pontus et Sidoine* que F. Duval considère comme un best-seller médiéval, sont finalement le signe d'un succès qui se confirme bien au-delà des années 1530, à une époque où la mode arthurienne est terminée.